Dix poèmes

Jean-Pierre Issenhuth

Volume 32, numéro 4 (190), août 1990

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31911ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Issenhuth, J.-P. (1990). Dix poèmes. *Liberté*, 32(4), 3–8.

JEAN-PIERRE ISSENHUTH

DIX POÈMES

LE VENT

Quand le cheval de vent tombe et se blesse
On entend monter du sol comme un chant
Comme une mélodie du milieu de la terre
Le cheval allongé perçoit aussi ces voix
Dans l'herbe qui grandit et vibre autour de lui

Alors il se relève et en silence
Vers une autre vallée s'en va
Où l'appel profond monte aux arbres
Et se couche
Et prête l'oreille
À ce pareil et lent bourdonnement des morts.

L'ÉCREVISSE

J'attends, imbécile et chétif
Depuis que je ne te vois plus

Est-ce un malentendu? Mes yeux
Ne passaient jamais la surface
De l'eau, ni tes infimes pattes

Pourtant, ma sœur en incongruité
Tu décousais mes paupières.

VIE DOUBLE

Pion du jeu, le plus mobile
Brouillon le plus désireux
Dans mes rêts, je vis par les fentes
De la vie. Ma tête bruyante
De rêves, hors de l'après-midi obéissant
Baigne dans l'autre, éblouissant.

LA LUMIÈRE

Des rayons plus forts que nos liens
En forêt, tirent l'eau des sources
Et pénètrent le corps jusqu'aux os

Garde l'ombre jalousement
Courte est l'image qui importe
Et propice au calque, midi.

LE CHEVREUIL

L'aventuré
Voyageur qui n'a rien

Parti le matin
Vers les baies

Ou le soleil
Ignorant qu'il tournait

Son cœur allait
Escaladeur

Parmi le rien —
Foudroyante tristesse.

SOUVENIR D'UN NID

Le trône de l'oriole, merveille
Octroyée au peuplier
Pour mon deuil
N'est plus revenu

Un à un le voisin
A fait mourir ses arbres
Et plus rien:
Désert de l'avenue.

LA FIGUE

Toute fêlure est exclue
Du paradis actif des formes
Où chaque son, contraint
De jouer sa partie jusqu'au bout
Fait école et s'éloigne

Naïf paradis, sans fêlure
Où tous les sons contents d'être
Tournent!
La nuit est battue en neige
La neige, en flocons ténébreux.

DANS LA CABANE

Quand par les fentes
Le vent passe la tête

Le bois dans la fonte
Vit une deuxième fois

Bien qu'un feu moins bruyant
Blotti dans la chandelle
Tire mes traits à l'infini

Je me tiens ferme
Tourné vers l'autre

Dans l'air qu'il édulcore
J'étends les mains.

SOIR

Un paysan taille au diamant le verre des champs
Le cheval passe, lève une alouette

Le laboureur sent que tout flanche et il a peur

Il sait que la nuit va tomber
L'oiseau se taire
Et la terre changer.

OFFRANDE

Chacun porte au trône du soir
Ses inventions comme des preuves
Qu'il a vécu autant que les rameaux de mai
Et le vœu que demain le sculpte doucement.